

S'AIMENT-ELLES ?

*S'aiment-elles, les jeunes filles ?
Leurs amitiés vont très bon train...
— On pourrait même en rire un brin ! —
Tôt ou tard viennent les bisbilles.*

*Comme au billard roulent les billes,
Au moindre petit coup de vent
Leurs cœurs se déplacent, souvent.
Aiment-elles, les jeunes filles ?...*

*Tant et tant qu'il faut mettre un frein,
Parfois, aux élans de leurs âmes !
Ce soin vous incombe, mesdames ;
Leurs amitiés vont très bon train*

*Soleil partout ! puis tombe un grain.
Bah ! le beau temps reviendra vite,
Avec de la pluie à sa suite ;
On pourrait même en rire un brin.*

*Cotillons jous, valse, quadrilles,
Voilà leur vie à bien des yeux.
On oublie un point sérieux :
Tôt ou tard viennent les bisbilles...*

*Où, Claire aime ce blond flandrin,
Et ces autres trouvent gentilles
Jusqu'aux fadeurs des Mascarilles ;
Mais, entre elles, — navrant refrain ! —
S'aiment-elles ?*

CHARLES DE BUSSY

UNE COMPLAINTÉ

Je l'ai déjà dit quelque part, en face de la maison de mon père se déroulait une vaste grève, où — dans les beaux jours de l'exploitation de nos forêts au profit des capitalistes d'Angleterre — de grands trains de bois, véritables jangadas à la voile, venaient atterrir, et de là s'éparpiller en rafts pour le chargement des vaisseaux.

Ces trains de bois s'appelaient des cages, et le commandant ou chef de gang — on appelle gang une escouade de travailleurs — se nommait en style élevé, ce qui arrivait quand le titulaire avait obtenu une certaine réputation de supériorité, un "bourgeois de cage".

Le plus célèbre de tous les bourgeois de cage que j'ai connus, ou que j'ai vus plutôt — car en général ces importants personnages ne s'amusaient guère à la marmaille — fut Joe Montferrand, que sa taille et sa force herculéennes ont sacré héros populaire, et dont la gloire dure encore.

Mais il en est un autre qui, par son caractère élevé, par ses qualités physiques et intellectuelles, m'a laissé un souvenir beaucoup plus attrayant.

C'est Baptiste Lachapelle.

J'avais entendu parler de Baptiste Lachapelle longtemps avant de le voir.

Dans notre canton, il ne manquait point de gens qui passaient l'hiver dans les chantiers du Haut-Canada, qui "allaient en hivernement", suivant leur expression.

Les plus vieux n'y retournaient pas ; et, l'été, ils "travaillaient de la grand'hache", c'est-à-dire faisaient de l'équarrissage, ou manœvraient les rafts.

C'était auprès de ces derniers que j'aimais à passer de longues heures, assis sur quelque espar, à écouter les conversations, bercé par les cris lointains des *bôniers* et la musique cadencée des coups de hache, sonnait clair dans le flanc des plançons et des billes, avec des effets de sonorité très doux.

Presque tous ces anciens "voyageurs" avaient connu Baptiste Lachapelle, et en parlaient comme d'un être supérieur, mais en même temps fort excentrique.

Il était beau, il était grand, il était fort, il était bon.

Il composait des complaintes et des chansons tristes qu'il chantait avec une voix qui faisait pleurer.

Quand il arrivait de voyage, du haut de sa cage ou de son "canot d'écorce", il entonnait quelqu'un de ses chants mélancoliques ; et tout le monde disait :

— Voilà Baptiste Lachapelle !

On racontait de lui des choses étonnantes : des actes de dévouement extraordinaires, des exemples de désintéressement inouïs.

Il était le protecteur des faibles, la providence des orphelins et des pauvres.

Sa vie ne comptait pas, lorsqu'il s'agissait de secourir quelqu'un dans le péril.

Un jour, dans les Chaudières de l'Ottawa, il avait sauvé quatre camarades qui se noyaient, lui-même n'échappant à la mort que par miracle.

Il était toujours pensif, et généralement seul.

On avait vu quelquefois de grosses larmes lui monter aux paupières ; jamais on ne l'avait vu rire.

Il n'aurait pas tué une mouche ; et pourtant il entraînait parfois dans des colères terribles. C'était quand on frappait sous ses yeux quelqu'un qui ne pouvait se défendre, ou qu'il entendait injurier le nom de Dieu ou de la Vierge.

Sur sa cage, il tolérait les jurons, jamais il ne souffrait un blasphème.

Enfin, Baptiste Lachapelle était, pour ces hommes primitifs, une espèce de héros de roman, qui avait eu, dans le Nord-Ouest où il avait fait la traite avec les sauvages, bien des aventures mystérieuses, et dont la jeunesse avait été troublée par une de ces histoires d'amour qui influent sur toute une destinée, quand elles ne la brisent pas du coup.

Cette histoire d'amour, Baptiste Lachapelle l'avait chantée lui-même, dans une de ses complaintes — dont il était à la fois le poète et le musicien.

Cette complainte de Baptiste Lachapelle n'était autre chose qu'une naïve ballade racontant une de ces éternelles infidélités du cœur, toujours les mêmes et pourtant toujours nouvelles ; une de ces banalités de l'existence qui, cependant — chez certaines âmes assez imprudentes pour mettre, suivant l'expression populaire, tous leurs œufs dans le même panier — équivalent à des catastrophes.

Je l'avais entendu chanter, cette complainte, par les travailleurs du chantier, mais surtout par une petite bonne qui nous venait "de par en haut", et qui possédait une voix tout particulièrement adaptée à ce genre de mélodies, dont la monotonie rêveuse et traînante parle si éloquentement aux sentiments des populations naïves.

Plusieurs fois le jour — surtout quand elle voulait endormir mon jeune frère — on l'entendait chanter :

*C'est Baptiste Lachapelle
Des beaux pays lointains ;
Il aimait la plus belle :
Hélas ! cruels destins !...*

Alors je devenais songeur.

J'aurais voulu, moi aussi, être un Baptiste Lachapelle quelconque, fier coureur d'aventures, aimer "la plus belle", et payer — au prix des plus "cruels destins" — l'honneur de voir mon nom figurer à la rime dans quelque chanson de village modulée par cette voix douce et triste de la petite bonne.

En attendant, je caressais au moins ce rêve : voir "Baptiste Lachapelle des beaux pays lointains".

Chaque fois qu'une cage s'arrêtait en face de chez nous, et venait s'amarrer le long des "bômes" tendus d'une jetée à l'autre, c'était une fête pour les gamins de l'endroit, qui allaient vendre des "bâtons de tire", des torquettes de tabac et des pipes neuves aux arrivants.

Pour moi, que ni mes parents ni mes dispositions ne destinaient au commerce, c'était le coup d'œil qui m'intéressait.

Ces grandes voiles carrées que la brise gonflait de distance en distance sur la largeur du train de bois ; ces hommes "des beaux pays lointains", ces hommes inconnus aux longs cheveux et aux chemises rouges, penchés en groupes sur d'immenses rames, et jetant de longs appels prolongés en cadence pour assurer l'ensemble des manœuvres ; ces tentes de toile blanche en forme de cônes, ou ces cabanes en planches neuves ayant de loin les allures d'un village en miniature ; ces cordes flottantes où séchaient des files de vêtements multicolores se balançant au soleil comme des pavillons de bâtiment pavoisé ; tout cela avait pour moi un

charme mystérieux et exotique qui me jetait dans d'interminables rêveries.

Le soir, surtout, quand le foyer rougâtre du grand radeau, reflété par la surface endormie du fleuve, allumait des sigrettes fauves aux rameaux des vieux pins penchés sur les sombres profondeurs de l'anse, je restais des heures appuyé sur l'allège de ma fenêtre, la tête perdue dans je ne sais quels rêves bizarres comme les souvenirs vagues d'une existence antérieure remplie d'épisodes plus ou moins dramatiques.

Quelquefois, à la veillée, les hommes de la cage, assis en rond autour de l'âtre, répondaient en chœur à quelque chanson de "voyageurs" entonnée par la voix sonore du chanteur de la gang.

Une, surtout, avait un caractère musical tout particulièrement pénétrant :

*Voici le temps de la saison
Où l'amant va voir sa maîtresse,
Lon la !
Où l'amant va voir sa maîtresse !
Et moi qui suis dans les prisons,
Je meurs d'amour et de tristesse,
Lon la !
Je meurs d'amour et de tristesse !*

Ou bien encore cette autre :

*C'était une galère,
Ma jolie fleur de rose !
Sur la mer égarée,
Jolie fleur de rosier !*

Mais me voici loin de Baptiste Lachapelle.

J'y reviens.

Un soir, une grande et belle cage avait fait son entrée dans l'anse, et jugez de mon émoi, lorsque j'entendis un de nos voisins dire :

— C'est Baptiste Lachapelle, sûr et certain ! Je l'ai entendu chanter au large, et j'ai bien reconnu sa voix, allez !...

On conçoit la folle envie qui me passa par la tête.

Mais comment faire ?

Ma mère ne me laissait guère fréquenter ces "voyageurs", dont le langage et les mœurs ne constituaient pas un exemple des plus édifiants à mettre sous les yeux de ma pieuse enfance.

Toute visite sur les cages m'était en particulier défendue, à cause aussi des nombreux petits êtres parasites qui avaient la réputation de vivre en intelligence intime avec la gent "voyageuse", sans dédaigner l'occasion de faire connaissance avec la peau ordinairement plus fraîche des visiteurs.

Néanmoins, ce soir-là, je suppliai tant, que, muni d'un million de recommandations prudentes, je partis pour la cage, à la garde et sous la protection d'un voisin, qui avait affaire au "bourgeois", je ne sais plus pour quel marché relatif à des provisions de bouche.

Le brave homme voulait me donner la main pour m'aider à sauter d'un *crib* à l'autre, et à franchir l'espace vide entre chaque *dame de bôme* ; inutile ! J'avais le pied aussi lesté que lui, autant d'expérience pour le moins, et j'arrivai le premier sur la fameuse cage commandée par Baptiste Lachapelle.

Le souper venait de se terminer autour d'un foyer large de dix pieds au moins, au milieu duquel une vaste marmite pendait au crochet d'une chèvre rustique ; et les hommes — en chemises rouges comme toujours — allumaient leurs pipes avec des tisons, et commençaient la causerie du soir, leurs faces sombres et leur groupe pittoresque s'éclairant aux lueurs intermittentes du foyer avec des effets de clair obscur à réjouir l'œil de Callot ou de Rembrandt.

Baptiste Lachapelle était debout, les bras croisés.

Je le reconnus tout de suite ; il n'y avait pas à s'y tromper.

C'était un bel homme de haute taille, à l'air singulièrement imposant et distingué.

Il était brun, avec des yeux très doux et très profonds sous leur arcade sourcillière, dont la ligne horizontale indiquait une grande force de volonté et de pénétration.

La tête nue laissait voir, dans l'envolée des cheveux flottants, un galbe fier parfaitement en harmonie avec le profil du visage, qui, aux lueurs du foyer, se dessi-